

312

TP 154m / -
Reinach

L'ANTHROPOLOGIE



EXTRAIT

G. MASSON, ÉDITEUR

Bibliothèque Maison de l'Orient



073041



LA CRÈTE MYCÉNIENNE

PAR

M. Salomon REINACH

Depuis le début des études sur la civilisation de Mycènes, c'est-à-dire depuis les découvertes de Schliemann (1876), les yeux des archéologues se sont tournés vers l'île de Crète. Un beau mémoire de M. Milchhofer, publié en 1883, contribua beaucoup à répandre la conviction que le centre de la civilisation mycénienne devait être cherché dans l'île de Minos (1). Si les explorations se sont fait attendre et n'ont même pas encore commencé sérieusement à l'heure actuelle, cela tient surtout à la jalousie des Grecs de l'île, qui s'opposent le plus qu'ils peuvent aux projets de fouilles que viennent leur soumettre les étrangers. La direction du Musée de Constantinople, si puissante dans le reste de l'Empire, ne peut ou ne veut rien entreprendre en Crète, de peur de provoquer des réclamations et des criaileries qui pourraient prendre un caractère politique. Jusqu'à présent, les études sur le *préhistorique crétois* ont été très peu nombreuses. M. Haussoullier a découvert à Gnosse des vases de types mycéniens (*Bull. de Corresp. hellén.*, t. IV, p. 424); M. Mariani vient d'en signaler d'autres à Marathokephala près de Tylisos (*Rendiconti dei Lincei*, 18 mars 1894); M. Stillman a décrit rapidement, près de l'emplacement de Gnosse, les restes d'une construction très ancienne où il a relevé de mystérieuses incisions (cf. PERNOT et CHAPIEZ, *Histoire de l'art*, t. VI, p. 458); MM. Orsi et Halbherr ont fait connaître des boucliers, avec gravures de style assyrien et égyptien, qui ont été recueillis, avec d'autres objets métalliques, dans une caverne de l'Ida (cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1889, I, p. 59) (2). Et c'est à peu près tout! Schliemann désirait très vivement explorer un grand tumulus des environs de Gnosse : malgré son énergie et la libéralité de ses offres, il se heurta à tant de mauvaise volonté et de mauvaise foi qu'il dut quitter la Crète sans avoir

(1) Cf. *Revue archéologique*, 1883, I, p. 366.

(2) Le mémoire original a paru dans le *Museo italiano* de 1888, avec un atlas infolio.

rien fait (cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 75). L'École américaine et l'École française d'Athènes ne furent pas plus heureuses dans leurs tentatives, bien que l'envoyé de l'École française, M. Joubin, ait rapporté de l'île des photographies et des notes bien propres à encourager les espérances que l'archéologie militante peut fonder sur elle. En somme, tout le monde, aujourd'hui, sent et dit que la clef du problème mycénien doit être cherchée en Crète, mais, si l'on excepte les *gemmes insulaires* (1), le « mycénien crétois » nous était, hier encore, presque inconnu. Grâce à M. Arthur Evans, conservateur du Musée Ashmoléen d'Oxford et fils du célèbre antiquaire sir John Evans, la question vient de faire un pas décisif : non seulement les pressentiments de M. Milchhoefer sont entièrement confirmés, mais il semble qu'une province nouvelle, dont on ne soupçonnait pas la richesse, soit sur la point de s'ouvrir aux archéologues (2).

Rappelons d'abord quelques faits essentiels, connus par les découvertes de ces vingt dernières années.

1^o A Chypre, à côté de l'alphabet phénicien et de l'alphabet grec, on trouve employé un système d'écriture tout différent, où les caractères ne représentent pas des lettres, mais des syllabes. Cette écriture servit, dans l'île, à la transcription d'un dialecte grec apparenté à celui de l'Arcadie. Bien que nous n'ayons pas conservé d'inscriptions de ce genre qui remontent à une très haute antiquité, il est certain que ce système existait avant que l'alphabet phénicien ne se répandit sur l'île, c'est-à-dire antérieurement à l'an 1000, sans quoi l'on ne concevrait pas que les Grecs de Chypre eussent eu recours à une écriture syllabique fort compliquée lorsqu'ils pouvaient disposer de l'alphabet phénicien, qui est à la fois très simple et très propre à la transcription du grec.

2^o Comme les alphabets ne sont pas plus que les langues des créations *ex nihilo*, on se demanda bientôt à quelle famille d'écritures se rattachaient les signes syllabiques de Chypre. M. Sayce, que l'on trouve de nos jours à l'avant-garde de toutes les grandes découvertes, reconnut alors l'existence d'un groupe d'*alphabets asiatiques*, comprenant le chypriote, le lycien, le pamphylien, le lydien, le carien, le cappadocien et se rattachant à ce système hiéroglyphique anatolien que l'on appelle l'écriture *hittite* ou *héthéenne* (3). Comme

(1) Cf. *L'Anthropologie*, 1890, p. 358.

(2) Pour ce qui suit, je dispose d'une lettre de M. A. Evans publiée dans l'*Athenaeum* du 23 juin dernier et datée d'Héraclée de Crète (25 avril).

(3) SAYCE, *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. V, 1876.

MM. Haug et Gomperz, il crut déchiffrer de courtes inscriptions en caractères *asianiques* sur des fusaiöles et d'autres objets découverts à Hissarlik par Schliemann. « Les caractères trouvés sur les monuments de l'île de Chypre, écrivait-il, sont une portion choisie des caractères contenus autrefois dans le syllabaire dont les alphabets postérieurs de l'Asie Mineure gardent des souvenirs épars... Le syllabaire original de l'Asie Mineure possédait environ cent caractères. Les fameux *σήματα λυγρά* (signes funestes) d'Homère (*Iliade*, VI, 169) semblent indiquer un moyen bien remarquable de correspondance : les tablettes enduites de cire et se repliant que Bellérophon portait en Lycie, où le syllabaire de l'Asie Mineure fut longtemps en usage (1). »

3° Les fouilles de Schliemann à Mycènes, à Tirynthe, à Orchomène n'avaient fourni aucun spécimen d'écriture, si l'on fait abstraction de quelques cartouches égyptiens sur des objets évidemment importés. Mais, en 1892, en poursuivant ses fouilles à Mycènes, M. Tsountas découvrit des anses de vases portant des caractères (2), et je fis observer que des caractères analogues se rencontraient sur certains objets de Tell-el-Hesi (Lachisch dans la Palestine méridionale) (3). Vers ce temps-là, les revues hebdomadaires de Londres commencèrent à mentionner une observation de M. Arthur Evans : des caractères auraient été reconnus par lui sur des gemmes insulaires. M. Evans partit pour la Crète et c'est de là qu'il nous donne, pour la première fois, des indications précises sur sa découverte.

L'objet principal de M. Evans était d'examiner les restes de la civilisation mycénienne épars, en Crète, à la surface du sol. Nous savons qu'il a reconnu les vestiges de deux grandes villes mycéniennes, dont l'une est la plus considérable que l'on connaisse, mais il n'est pas encore entré dans des détails à ce sujet. Il n'en est pas de même pour la question qui nous occupe plus particulièrement ici, celle de l'épigraphie primitive de la Crète, qui paraît avoir été celle de tout le domaine mycénien.

Au printemps de 1893, M. Evans, étant en Grèce, eut l'occasion de voir quelques pierres gravées, perforées suivant leur axe, sur lesquelles étaient incisés certains symboles d'apparence hiéroglyphique, sans avoir, cependant, rien de commun avec les hiéroglyphes

(1) SAYCE, *ap.* SCHLIEMANN, *Ilios*, éd. française, p. 910, 911.

(2) *Revue archéol.*, 1893, I, p. 74 ; 1893, II, p. 253.

(3) *Ibid.*, 1893, II, p. 361.

égyptiens. D'après les renseignements qu'il obtint, ces gemmes étaient d'origine crétoise. Il s'adressa alors à M. Furtwaengler, conservateur de la dactyliothèque de Berlin, qui est actuellement la plus riche en gemmes insulaires ; les empreintes qui lui furent envoyées présentaient des symboles analogues à ceux qu'il avait remarqués à Athènes. Une empreinte prise à Athènes par M. Sayce et une pierre non classée du Musée Ashmoléen d'Oxford offraient des signes de la même classe. Comme M. Milchhoefer avait déjà émis l'hypothèse que la Crète était le centre de fabrication des gemmes insulaires, c'est là que M. Evans alla poursuivre ses fructueuses recherches.

La partie de l'île qu'il a visitée le plus attentivement est celle de l'est, domaine des *Étéocrètes* ou Crétois indigènes, auxquels on attribue une inscription inintelligible, en caractères grecs archaïques, découverte il y a quelques années à Praesos. Tant sur l'emplacement de cette ancienne ville que sur celui d'Itanos, il découvrit deux pierres hiéroglyphiques ; un peu plus tard il en reçut trois autres de la même région. A ces documents s'ajoutent une gemme inscrite conservée au Polytechnicon à Athènes, provenant aussi de la Crète orientale, et une septième venant de Cnosse, dont M. Evans ne nomme pas le possesseur.

Le résultat des recherches du savant anglais sur les matériaux que nous venons d'indiquer a été la reconstitution d'un trésor de plus de quatre-vingts signes ou symboles. Voici quelques-uns des objets figurés : *l'œil humain ; un bras recourbé avec doigts étendus ; un bras recourbé avec instrument circulaire ; deux bras croisés avec mains ouvertes ; une jambe humaine avec genou plié ; une hache simple ; une hache double ; un poignard ; une massue ; une pointe de flèche ; diverses formes de vases ; des treillis ; une porte ; un navire ; une lyre ; une tête de loup tirant la langue ; des cornes de cerf ; la tête d'un taureau ; la tête d'une brebis ; un porc ; des oiseaux ; des poissons ; une mâchoire d'animal ; trois étoiles à quatre et à huit rayons ; un double croissant ; deux cercles concentriques avec point central ; le symbole en S (A) ; formes végétales et florales ; nœuds, croix, signes géométriques, etc.*

La première idée qui vienne à l'esprit, c'est que ces symboles sont des hiéroglyphes égyptiens mal imités ; mais nous possédons de ces contrefaçons, qui sont des scarabées phéniciens, et les carac-

(1) On connaît l'importance de ce symbole dans l'art celtique (FLOUËST, *Deux siècles de l'art celtique*, Paris, 1885).

tères qu'elles présentent sont tout différents. M. Evans ne pense pas davantage qu'il puisse y avoir là une « adaptation de symboles hittites ». Il est vrai que certains signes crétois sont également hittites : tels sont l'œil, la jambe, la hache, la tête de loup tirant la langue ; mais l'impression du savant anglais devant les pierres crétoises est qu'il est en présence d'un « développement indépendant ». Il ajoute que l'on peut dès maintenant distinguer certains principes dans l'arrangement des symboles en différents groupes. Quelques objets ne sont représentés qu'au commencement ou à la fin des colonnes ; d'autres se retrouvent, juxtaposés dans le même ordre, sur différentes pierres. Les gemmes qui portent ces types sont l'équivalent des cylindres babyloniens et servaient évidemment de sceaux. L'usage de ces pierres remonte, en Crète, à une époque très ancienne, antérieure même au « mycénien » proprement dit : c'est la période que M. Evans propose d'appeler *amorgienne* et qui est caractérisée, à Amorgos comme dans d'autres îles, par de petites idoles en marbre très primitives (cf. *L'Anthropologie*, 1894, p. 292). Une série très intéressante de petits objets, analogues à ceux que l'on trouve dans les tombes les plus anciennes d'Amorgos, a récemment été découverte à Phaestos, et transportée au Musée local d'Héraclee. Parmi ces objets, recueillis dans des tombes, M. Evans a noté plusieurs scarabées égyptiens de la XII^e dynastie (vers 2500 av. J.-C.) et un vase peint analogue à ceux de Santorin (vers 2000). Or, dans le nombre, il se trouve aussi des gemmes triangulaires en stéatite, avec incisions grossières, qui semblent précéder immédiatement la série des gemmes hiéroglyphiques. Il s'ensuit que ces dernières, datant d'une époque postérieure au xviii^e siècle avant Jésus-Christ, viennent se placer, chronologiquement, dans le domaine, aujourd'hui suffisamment circonscrit, du mycénien (apogée vers 1400 av. J.-C.). A l'appui de ces observations, dont l'importance n'échappera à personne, on peut ajouter que certaines gemmes triangulaires, de forme plutôt globulaire, présentent des images de style mycénien.

Sur quelques-unes des gemmes à trois et à quatre faces de cette série, les symboles prennent des formes purement linéaires, tout en restant en connexion évidente avec leurs prototypes pictographiques. Des caractères linéaires analogues se voient sous une gravure représentant un aigle, de style nettement mycénien, sur une pierre trouvée à Cnosse. Ces formes quasi alphabétiques ne se rencontrent pas seulement sur les gemmes. En explorant les ruines de la ville préhistorique de Goulas, la plus grande des cités my-



céniennes que l'on connaisse, M. Evans reçut d'un paysan trois objets que ce dernier avait récemment découverts ensemble. L'un est une intaille mycénienne en cornaline, dont le dessin principal est une coupe à deux anses, copie évidente d'un original en or; le second est un bœuf en terre cuite, d'un type très commun dans les dépôts mycéniens de l'île; le troisième est une coupe en argile, avec un graffite comprenant trois caractères. Dans un village voisin, M. Evans acheta un vase avec deux caractères semblables, dont l'un est la hache double réduite à une forme linéaire. Sur une hache double en bronze, M. Evans trouva gravée une réduction linéaire du symbole du poignard. A ces signes se rattachent ceux que M. Stillman a autrefois remarqués sur les blocs d'une grande construction de Cnosse qu'il prit pour le Labyrinthe; quoi qu'il en soit de cette identification, il est certain que l'édifice dont il s'agit appartenait à l'époque la plus brillante de la civilisation mycénienne et il est remarquable que certains fragments de peintures, trouvés par M. Minos Calocherinos dans quelques-unes de ses chambres, ressemblent beaucoup à celles que M. Petrie a recueillies dans le palais de Khuenaten à Tell-el-Amarna (vers 1400 av. J.-C.). Les symboles en question peuvent bien être, comme on l'a supposé, des marques de tâcheron, mais ces marques, à Cnosse comme sur les murs phéniciens d'Éryx, ont un caractère graphique indubitable et ressemblent à celles que l'on trouve sur les vases et sur les sceaux. Dans plusieurs cas, les signes se rencontrent non pas isolément, mais groupés par deux, et alors encore la double hache, réduite à une forme linéaire, joue un rôle important. Un symbole carré est identique à l'un de ceux que M. Tsountas a découverts sur les anses de vase de Mycènes et M. Evans, partant de là, n'hésite pas à reconnaître le même système d'écriture en Crète et dans le Péloponnèse. Il est probable que cette écriture, comme celle des textes chypriotes, était non pas alphabétique, mais syllabique.

D'autres parallèles nous sont fournis par l'Égypte. Plusieurs symboles crétois se rencontrent sur les tessons de vases découverts par M. Petrie à Gurob (vers 2500) et à Kahun (vers 1800). Cela se comprend d'autant mieux que le contenu des tombes de Phaestos atteste nettement, dès le milieu du troisième millénaire, les relations de la Crète avec l'Égypte. Les plus anciennes pierres triangulaires à signes hiéroglyphiques appartiennent à cette période; les trouvailles de Phaestos comprennent une stéatite perforée, en forme de fusaiöle, dont les caractères ont un *facies* si alphabétique qu'on les attribuerait à une époque plus récente si la même pierre

ne présentait une silhouette d'animal extrêmement grossière et archaïque. M. Evans a obtenu de Siphnos une pierre analogue avec caractères du même genre, dont le style indique aussi une époque très reculée. Les formes alphabétiques des symboles crétois se rencontrent sur quelques pierres triangulaires et quadrangulaires qui appartiennent à la même époque que d'autres où les signes sont purement pictographiques : il y a donc eu une période où les deux systèmes étaient également en vigueur. Beaucoup de caractères de style linéaire ressemblent de la manière la plus frappante aux signes chypriotes ; ainsi, sur le vase de Goulas, les signes syllabiques de Chypre qui se lisent *pa* et *lo* se trouvent juxtaposés. D'autre part, certains signes, comme le troisième du graffiti incisé sur le même vase, ne se rencontrent pas à Chypre. Mais cela n'a rien d'étonnant, étant donné qu'il y a au moins six siècles d'intervalle entre le graffiti de Goulas et les plus anciennes inscriptions chypriotes que nous possédions.

Le syllabaire mycénien paraît avoir exercé son influence jusque sur l'alphabet grec archaïque de la Crète. M. Halbherr a remarqué que dans des inscriptions de Lyttos et de Gortyne, la hache double sert de signe d'interponction ; ailleurs, à Lyttos et à Eleutherna, les formes de l'O et de l'H paraissent se rattacher aussi à l'écriture des Crétois pré-phéniciens.

Voici la conclusion de M. Evans : « Les découvertes de Crète nous montrent que, longtemps avant l'introduction de l'alphabet phénicien en Grèce, les insulaires de la mer Égée, comme leurs voisins asiatiques, avaient développé un système d'écriture indépendant. Cette écriture a passé par deux phases, l'une pictographique, très analogue à l'écriture hittite, l'autre linéaire et nettement alphabétique de caractère. Ce dernier système était certainement un syllabaire, en partie au moins identique à celui de Chypre et peut-être son ancêtre direct. Nous avons lieu de croire que l'un et l'autre de ces systèmes s'étendirent au Péloponnèse, bien que la Crète paraisse en avoir été le centre principal, et l'on ne peut guère douter qu'ils n'aient été en usage parmi les membres de la famille hellénique qui appartenaient à la civilisation mycénienne. Je ne pense donc pas trop m'aventurer en disant que les *σήμετα* *λυγρά* d'Homère sont ici sous nos yeux (1). »

(1) Écrivant en Crète, M. Evans ne pouvait savoir que M. Reichel a tout récemment proposé de reconnaître des caractères d'écriture sur le fragment du grand vase d'argent de Mycènes (PERRON et SPIRIZ, *Histoire de l'art*, t. VI, fig. 365).

Voilà une découverte admirable! Que d'encre a coulé, pendant un siècle, au sujet de cette question toujours pendante : les Grecs d'Homère connaissaient-ils l'écriture? Mais cette question ne pouvait être tranchée par un Wolf ou un O. Müller, par un érudit travaillant dans son cabinet. Pour la résoudre, point n'était même besoin de fouilles, puisque M. Evans n'a pas fouillé : il fallait se promener dans l'Archipel et recueillir avec soin les monuments encore visibles de son passé. Désormais, il est certain que la civilisation décrite dans l'épopée homérique ignorait l'alphabet phénicien, mais qu'elle connaissait un système d'écriture, et que ce système, apparenté à celui des Hittites, n'était ni égyptien, ni babylonien.

M. Evans n'ayant encore publié aucune gravure, il serait prématuré de comparer la pictographie crétoise avec celle de notre Armorique ; mais une pareille comparaison serait, *a priori*, bien plus raisonnable que celle qu'on a essayé d'instituer entre les caractères incisés sur nos blocs de granit et ceux de l'alphabet phénicien. En tous les cas, on peut dire dès à présent que la théorie combattue par nous dans le *Mirage oriental* reçoit une nouvelle atteinte par suite des découvertes de M. Evans. Car une fois que l'écriture égéenne s'est constituée sur place, qu'on en suit le développement depuis la pictographie jusqu'au syllabisme, il est impossible de faire intervenir, pour en expliquer la genèse, la Babylonie ou l'Égypte. En revanche, dans le syllabaire hittite, l'influence de l'Égypte est incontestable, ce qui s'explique peut-être par l'identité des Hittites et des Hycsos. Mais le fond de l'écriture hittite n'est pas égyptien ; il est égéen ou anatolien, autant dire européen, puisque la toponymie la plus ancienne de l'Anatolie et de la mer Égée ne se rattache pas à l'Orient sémitique ou koushite, mais à l'Europe. Qu'on me permette de rappeler, à ce sujet, ce que j'écrivais l'an dernier, à l'occasion d'une des brochures du R. P. de Cara (1) : « L'auteur maintient que les Pélasges-Hittites ont marché d'Orient en Occident, mais il n'en donne aucun argument considérable. Si vraiment le peuple en question venait d'Asie, y avait constitué son écriture hiéroglyphique, comment se fait-il qu'aucune trace de cette écriture ne se trouve ni en Grèce ni en Italie? Combien il est plus naturel d'admettre que le « courant pélasgique » s'est orientalisé en Orient, au contact de civilisations supérieures, que c'est là, et là seulement, que sont nés, sous des influences égypto-babyloniennes, l'écriture et l'art dits héthéens! »

(1) *Revue archéol.*, 1893, II, p. 366.

Répondant à cette observation, le P. de Cara m'a tout récemment objecté les découvertes de M. Evans, dont les revues anglaises avaient fait mention. Or, ces découvertes viennent à l'appui de ma thèse, loin de l'infirmier. Il est toujours vrai qu'aucune inscription hittite n'a été découverte en Grèce ni en Italie. Mais les inscriptions mycénienes que l'on commence à connaître offrent, *dans leur stage primitif*, de l'analogie avec le syllabaire héthéen, qui s'est développé, sur le même fonds, au contact de syllabaires différents. Ce qui serait inadmissible, c'est que le syllabaire héthéen se fût *réduit*, dans l'Archipel et en Grèce, à la pictographie mycénienne ; donc, sur ce domaine comme sur d'autres, c'est bien un courant d'Occident en Orient que les découvertes archéologiques nous font entrevoir. J'admets, comme l'a fait M. Sayce et après lui le P. de Cara (1), le caractère hittite de la civilisation mycénienne, mais seulement dans la mesure où l'on pourrait parler aujourd'hui, *mutatis mutandis*, du caractère *yankee* de la civilisation anglaise. Les États-Unis, foyer d'un dialecte particulier de la civilisation anglaise, ont certainement réagi et réagissent encore sur cette dernière, mais le foyer primitif de cette civilisation prise dans son ensemble est en Angleterre, non pas en Pennsylvanie.

SALOMON REINACH.

(1) Voir SAYCE, dans *Ilios* de SCHLIEMANN, p. 912.



Librairie G. MASSON, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. D'ACY — BOULE — CARTAILHAC — COLLIGNON — DENIKER — HAMY
MONTANO — M^{le} DE NADAILLAC — PIETTE — SALOMON REINACH
PRINCE ROGLAND BONAPARTE — TOPINARD — VERNEAU

SECRÉTAIRES DE LA RÉDACTION

MM. BOULE — VERNEAU

5^e ANNÉE

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

L'*Anthropologie* paraît depuis janvier 1890.

A cette époque, les Directeurs de trois Revues également importantes et également estimées, les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, la *Revue d'Ethnographie* et la *Revue d'Anthropologie*, estimèrent que, pour éviter toute dispersion de forces, il y avait lieu de fusionner ces publications en une seule qui prendrait le titre de l'*Anthropologie*.

MM. Cartailhac, Hamy et Topinard ont eu la satisfaction de voir leur entreprise couronnée de succès. Non seulement leurs abonnés respectifs leur sont restés fidèles, mais encore de nouvelles sympathies ont été acquises, particulièrement à l'étranger, où l'*Anthropologie* a trouvé de nombreux lecteurs et où elle reçoit tous les jours de hautes marques d'estime.

Ces résultats assurent désormais à la Revue un avenir certain et facile.

D'un autre côté, les études anthropologiques prennent une extension de plus en plus grande. Le nombre des publications qui leur sont consacrées augmente tous les jours. Tenir les lecteurs au courant de ce mouvement scientifique devient une tâche de plus en plus considérable. Aussi les Directeurs ont-ils pensé qu'ils devaient confier la continuation de leur œuvre à des secrétaires de la Rédaction dont tous les efforts tendraient à faire de la Revue un recueil résumant aussi fidèlement que possible les progrès journaliers des sciences anthropologiques et qui apporteraient tous leurs soins à assurer la publication régulière de ce recueil. Comme par le passé chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'anthropologie proprement dite, l'ethnographie, la paléontologie humaine ou l'archéologie préhistorique ;

2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger ;

3° Des comptes rendus de sociétés savantes ;

4° Des nouvelles et correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions scientifiques.

L'Anthropologie est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations sont nombreuses comme il convient dans toute Revue d'histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.